

LA TRICONTINENTALE

(Suite de la page 1)

de l'Algérie, dont le chef d'Etat, le « camarade » Boumediène, a été fraternellement reçu à Moscou, ne peut pas avoir des doutes que telle était bien la visée fondamentale de la bureaucratie soviétique à la conférence de La Havane.

Certes, la bureaucratie soviétique n'a aucun intérêt à étouffer ou à détruire la révolution coloniale ; elle cherche au contraire à la monnayer, et pour qu'elle puisse en tirer des avantages dans ses marchandages « globaux » avec Washington, il faut qu'elle existe. Mais à cette même fin, il faut que cette révolution coloniale soit contrôlée (c'est-à-dire qu'elle reste sous le contrôle de forces bourgeoises ou petites bourgeoises, elles-mêmes enclines aux mêmes marchandages) ; et il faut aussi qu'elle soit limitée. Lorsque ce contrôle et ces limites sautent — comme ce fut notamment le cas à Cuba, après 1959 — la bureaucratie soviétique est doublement effrayée : d'abord parce que son conservatisme fondamental se révolte devant le ris-

que d'une « révolution ininterrompue » se répercutant à l'échelle continentale ; ensuite parce que Washington perd beaucoup d'intérêt à des « accords globaux », à partir du moment où le Kremlin ne peut plus lui garantir l'arrêt d'une lutte révolutionnaire, où que ce soit dans le monde.

Le conflit sino-soviétique a exacerbé ces contradictions qui caractérisent l'attitude du Kremlin devant la révolution coloniale ; il ne les a pas fondamentalement modifiées. La guerre du Vietnam les a particulièrement mises en évidence.

Pour la bureaucratie soviétique, la conférence de La Havane était donc avant tout une occasion de chercher à reprendre en main « des forces qui lui avaient largement échappé depuis six ans. Les « reprendre en main » sous le prétexte d'« unité d'action » et d'« aide », cela va sans dire ; les « reprendre en main », tout en augmentant (quelque peu) l'aide, sinon l'opération est d'avance condamnée à l'échec. Mais les « reprendre en main », quand même, et ce de manière fondamentale.

LE KREMLIN A-T-IL ATTEINT SON BUT ?

Au début de la conférence, il put paraître que le Kremlin était en train de gagner la partie.

Il apparut bientôt qu'il avait rigoureusement trié et sélectionné les présences, allant jusqu'à délibérément diviser des mouvements révolutionnaires, engagés dans la lutte armée (comme au Guatemala), en vue d'éliminer ceux qui étaient suspects de « trotskysme ». Ce filtrage, en gros, a atteint son but. A part les délégations asiatiques, largement dominées par les Chinois, il n'y avait presque pas de forces non-conformistes à la conférence. Aussi les khrouchtchéviens n'hésitaient-ils même pas à déposer sur le bureau de la conférence — rassemblée pour coordonner la lutte armée ! — une résolution sur « la place de la lutte des peuples africains, asiatiques et d'Amérique latine dans l'effort de coexistence pacifique », et de réunir beaucoup de voix pour cette résolution absurde.

Cependant, à la fin de la conférence, les observateurs étaient frappés par deux traits.

D'abord, le projet soviétique d'établir le quartier général de l'organisation issue de la Tricontinentale au Caire avait été battu en brèche. C'est à La Havane que ce quartier général — momentanément — est établi. Alors que tout au long de la conférence, il semblait y avoir un « bloc » soviéto-cubain, sur cette question, ce fut plutôt une « confluence » des positions cubaines et chinoises qui s'est produite. Les Chinois étaient adversaires d'un transfert du quartier général « tri-

continental » au Caire parce qu'ils craignaient que ce transfert n'impliquât la dissolution de l'organisation de solidarité afro-asiatique, au sein de laquelle leur influence reste grande. Les Cubains étaient adversaires d'un transfert au Caire parce qu'ils cherchaient visiblement à utiliser le quartier général « tricontinental » en vue de coordonner les efforts de lutte armée en Amérique latine.

Ensuite, le discours de clôture de Fidel Castro est, du moins partiellement, marqué d'un ton complètement opposé à celui des partis khrouchtchéviens. Ses paroles ont dû embarrasser les bureaucrates venus d'Europe orientale, ainsi que le souligna d'ailleurs Niedergang, dans *le Monde*. On les comprend quand on lit par exemple le passage que voici :

« Dans beaucoup d'autres nations d'Amérique existent les conditions pleines pour la lutte armée révolutionnaire. Cette lutte se déroule déjà depuis un certain temps au Venezuela, au Pérou, en Colombie, au Guatemala.

« En Amérique latine, il ne faut laisser ni un, ni deux, ni trois peuples seuls contre l'impérialisme. Les rapports de force avec les impérialistes dans ce continent, la proximité de son territoire métropolitain, le zèle avec lequel il défendra son pouvoir dans cette partie du monde, toute cela exige dans ce continent, plus que nulle part ailleurs, une stratégie commune, une lutte commune et simultanée...

Nous croyons que dans ce continent, chez tous les peuples ou presque tous

les peuples, la lutte recourra aux formes les plus violentes. »

Ce n'est pas exactement le langage que tiennent, aujourd'hui encore, le P.C. du Chili, d'Argentine, du Brésil et même en partie celui de Colombie. Ce n'est pas le langage que tiennent la majorité des P.C. d'Amérique latine.

C'est pourquoi, si l'on n'attachait de l'importance qu'à cette partie du discours de Fidel, qui s'est également reflétée dans de nombreuses résolutions de la conférence, y compris celle de convoquer pour 1967 une conférence de solidarité des peuples d'Amérique latine, on conclurait qu'il n'y a que deux possibilités : ou bien les P.C. s'aligne-

ront tant bien que mal sur la ligne fidéliste, et dans ce cas Fidel Castro sortira en grand triomphateur de la conférence de La Havane, il aura en quelque sorte obtenu du Kremlin, en échange de l'appui diplomatique qu'il lui a accordé, toute l'Amérique latine comme zone dans laquelle la lutte des P.C. est dorénavant coordonnée à partir de La Havane et non à partir de Moscou ; ou bien les décisions de La Havane resteront lettre morte pour ces P.C., et, dans ce cas, comme par le passé, le courant fidéliste se développera indépendamment de ces P.C., et prendra d'ailleurs fatalement de plus en plus le pas sur eux.

ET L'ATTAQUE ANTITROTSKISTE DE FIDEL ?

Mais ce qui laisse perplexé, c'est l'autre partie du discours de Fidel Castro, sa violente sortie antitrotskyste, les accusations calomniatrices, de type stalinien, qu'il a lancées contre la IV^e Internationale, au moyen de citations et de rapprochements dont il ne peut pas ignorer le caractère d'amalgame de mauvaise foi.

Il est fort possible que des irresponsabilités répandues par les groupuscules ultra-gauche posadistes aient irrité le leader de la révolution cubaine. Il est également possible qu'il y ait vu une confluence avec des tentatives délibérées de l'impérialisme pour discréditer la révolution cubaine et isoler des masses révoltées d'Amérique latine. Mais il est suffisamment informé pour savoir que ces groupuscules ne représentent pas la IV^e Internationale et ne constituent qu'une infime partie de ceux qui s'appellent aujourd'hui trotskystes de par le monde. Il est suffisamment informé que le trotskysme italien, ce n'est pas le petit journal inconnu qu'il cite, mais l'organe *Bandiera Rossa*, vendu à des milliers d'exemplaires, largement répandu et lu parmi les cadres du mouvement ouvrier, y compris ceux du Parti communiste. Il est suffisamment informé pour savoir que si un louche individu au Mexique a pu affirmer que Che Guevara a été assassiné à Cuba, la presse trotskyste officielle a donné une version tout à fait différente, hautement responsable, hautement inspirée de la volonté de défendre la révolution cubaine, du départ du « Che » de Cuba. Il sait fort bien que, dans tous les pays du monde, les trotskystes ont été à l'avant-garde de la lutte pour la défense de la révolution cubaine, et qu'ils ont souvent organisé cette défense malgré la passivité sinon le sabotage des P.C. officiels.

Et si, malgré tout cela, il se permet d'affirmer que « le trotskysme est devenu un vulgaire instrument de l'impérialisme et de la réaction », et ce après que les révélations du XX^e et du XXII^e Congrès du P.C.U.S. n'aient

pas laissé subsister une pierre de l'édifice misérable de mensonges et de calomnies que Staline avait érigé avec tant de soins et sur tant de cadavres contre la IV^e Internationale, alors cela ne peut pas ne pas avoir une signification politique.

Quelle est celle-ci ?

Est-ce une autre concession au Kremlin, en échange de la direction sur le mouvement communiste latino-américain qu'il aurait reçue de celui-ci ? C'est possible, mais ce n'est pas certain.

Est-ce l'expression de la volonté jalouse du leader cubain d'être et de rester le seul leader incontesté du mouvement révolutionnaire latino-américain, qui ne tolère plus aucune critique de sa ligne, de ses décisions, de son orientation même tactique, et qui réagit avec violence devant la possibilité de voir apparaître des courants de masse autonomes influencés par les trotskystes ? C'est également possible et cela exprimerait une certaine régression bureaucratique de la direction de Cuba socialiste.

Est-ce au contraire l'annonce d'un tournant fondamental vers une orientation moins révolutionnaire dans les faits, tournant que les discours et la violence du langage ne tendraient qu'à voiler ? On ne peut pas non plus exclure a priori cette possibilité. Mais il faut bien reconnaître que, jusqu'ici elle n'est point confirmée par des faits tangibles.

Pour le moment, c'est donc la deuxième éventualité qui nous semble la plus probable. Mais ce sont les faits, c'est le déroulement réel de la révolution latino-américaine et du rôle qu'y joueront Fidel Castro et ses amis, qui donneront en définitive la réponse à cette question. Et quelle que soit cette réponse, la conférence tricontinentale aura été un tournant important dans l'histoire du mouvement révolutionnaire d'Amérique latine, mouvement auquel le sort de la révolution cubaine est plus étroitement lié que jamais. JUAN SANTOS.

LES TROTSKYSTES AMERICAINS

(encore se disputent-ils au sujet de leurs arguments) ont chacun un petit groupe. Oui, chacun un groupe qui n'atteint pas quelques dizaines de membres. Mais, il oublie de dire — ce qu'il ne peut pas ignorer, car la presse bourgeoise américaine l'a mentionné et son ami Healy de la SLL s'en est publiquement inquiété — que le S.W.P., cette organisation prétendument dirigée par de vieux cadres souvent démoralisés, a réussi à grouper dans son sein et dans le *Young Socialist Alliance* plusieurs centaines de jeunes, que cette Alliance est la plus forte organisation socialiste de jeunes dans les universités américaines, où se mène une lutte courageuse contre la guerre du Vietnam et pour la libération du peuple noir. Ajoutons, pour l'information de Broué, que la direction du S.W.P. s'est considérablement rajeunie et que les « vieux cadres démoralisés » ont été les plus heureux qu'il en soit ainsi.

Mais où Broué dépasse les bornes, c'est quand il s'en prend politiquement au S.W.P. Passons sur sa façon de simplifier les positions du S.W.P. Selon lui, la défense de la révolution cubaine et la défense des Noirs sont des « substituts étrangers à l'action révolutionnaire dans la classe ouvrière ». Il est dommage qu'aux Etats-Unis la classe ouvrière soit — comme ce fut généralement le cas en France pour l'Algérie lors de la guerre dans ce pays — pratiquement indifférente à la question de Cuba — si ce n'est hélas pour emboîter le pas au State Department — et très peu sensible à la lutte des Noirs.

Mais l'attaque de Broué a une origine politique. Il faut se rappeler que l'organisation à laquelle appartient Broué a montré qu'elle n'avait rien compris à la question algérienne ni à la question cubaine, ni à la question coloniale en générale. On se souvient que, pour le groupe *La Vérité*, Messali Hadj fut longtemps le lea-

der quasi bolchevik de la révolution algérienne, et quand il s'avéra d'une façon visible au dernier venu que ce champion servait d'instrument à de Gaulle, ce groupe oublia que le peuple algérien poursuivait sans Messali Hadj le combat contre l'impérialisme français. Broué et ses amis voyaient probablement dans le soutien des Algériens un « substitut étranger à l'action révolutionnaire dans la classe ouvrière ». Il est également vrai que les amis de Broué, par exemple la SLL, voient dans Castro un autre Batista.

Quant à la question du nationalisme des Noirs, l'attaque de Broué contre le S.W.P. témoigne d'une ignorance du problème des minorités opprimées et la politique qu'elle recouvre consisterait à subordonner de facto les aspirations des Noirs au mouvement révolutionnaire de demain du prolétariat blanc, c'est-à-dire à les stopper sine die. Broué ignore certainement que, dès les années 1930, Trotsky présentait l'importance du mouvement noir et qu'il envisageait comme une grande probabilité qu'il s'orienterait vers un nationalisme qui, éventuellement, pourrait même aller jusqu'à la revendication de la sécession. Et Trotsky, fort loin de condamner une telle orientation du mouvement des Noirs, pensait que ce nationalisme serait très progressif. Ce qu'écrivit Broué sur l'envoi de troupes fédérales dans le Sud est une manière tronquée de présenter la question, car le S.W.P. utilise précisément le fait que le gouvernement des Etats-Unis envoie des troupes au Vietnam, à Saint-Domingue, et non dans le Sud, pour expliquer aux Noirs qu'ils n'ont d'autre ressource que d'assurer leur auto-défense. Dans son article, Broué cite le pionnier noir de l'auto-défense Robert Williams, aujourd'hui réfugié à Cuba, en oubliant de mentionner que celui-ci a dans cette action coopéré avec le S.W.P.

Pourquoi, enfin, Broué oublie-t-il, dans son tableau

du renouveau politique aux Etats-Unis, un phénomène de grande importance, à savoir la diffusion à des dizaines de milliers d'exemplaires des ouvrages de Trotsky publiés sous forme de livres de poche ? Pourquoi a-t-il omis la parution d'une remarquable anthologie de Trotsky « l'Age de la révolution permanente » rassemblée par notre camarade du S.W.P. G. Novack et préfacée par I. Deutscher ?

Nous aurions compris une critique politique détaillée du S.W.P. dans l'organe du groupement auquel appartient Broué. Mais se livrer à une attaque par la bande, dans un organe et pour un public qui n'est pas averti de quoi il retourne exactement, alors qu'on s'est dérobé il n'y a guère longtemps à un débat public sur les problèmes de tactique des luttes ouvrières, cela n'est pas très reluisant et pas de meilleure valeur que la brochure de Just.

Le Socialist Workers Party continue de porter haut la bannière du trotskysme aux Etats-Unis dans la citadelle du capitalisme mondial. Le Parti Communiste Internationaliste l'assure de sa solidarité totale face à des attaques qui visent également toute l'Internationale et ses sections. Les attaques à la Just et à la Broué ne sont d'ailleurs que de pauvres tentatives pour retarder le moment où leur groupe devra traiter des véritables problèmes, celui de leur appartenance ou non à la IV^e Internationale, celui des conditions et des moyens de construction de partis marxistes révolutionnaires de masse. Car la dénonciation du « pablisme » hier, du S.W.P. aujourd'hui, de « traîtres » ou de « fatigués » qui empêchent des Robertson, des Just, des Broué ou des Healy de rassembler les masses, est un « argument » qui rend du moins en moins.

P. FRANK.